

Les charges des générations

Al-Musawwar, 13 mars 1947.

1 Je ne veux pas suivre la voie prise par le professeur Ahmad Amin Bey, mais j'espère, comme il l'espérait lui-même dans l'article que lui a publié al-Musawwar la semaine dernière, que les cœurs des étudiants, des parents, des partis, et des gouvernements aussi, laisseront assez de place à ce que je veux dire dans ce propos — car je ne vois aucun inconvénient à ce qu'ils le trouvent difficile à supporter. Je me suis habitué à ce que les gens se fâchent contre moi et se réconcilient avec moi tour à tour ; leur colère ne m'a jamais effrayé de rien, et leur approbation ne m'a jamais tenté par rien. J'ai dit, et je continuerai à dire, ce que je crois être vrai — parce que je le crois vrai, et parce qu'il est toujours préférable de dire la vérité, si amère et si déplaisante soit-elle !

2 Et puis, d'autre part, je n'adresse pas ce propos à un parti plutôt qu'à un autre, ni à une catégorie d'Égyptiens plutôt qu'à une autre, mais je l'adresse à eux tous également, sans faire de distinction entre eux.

3 Et puis, troisièmement, je ne veux pas regarder la question des étudiants d'un œil sombre et désespéré, comme nous nous sommes habitués à le faire depuis des années ; je veux au contraire la regarder d'un œil lumineux et souriant, plein d'espoir, et plein d'humour aussi. Car c'est peut-être l'une des choses mêmes qui ont si souvent gâché la vie des Égyptiens, que de regarder les choses avec morosité, misère et désespoir, comme si les catastrophes les avertissaient à chaque heure, comme s'ils avaient pris sur leurs propres épaules les fardeaux de ce monde et de l'autre, au point de ne plus pouvoir ni bouger ni se déplacer. C'est comme si chaque heure qui vient à eux, de la nuit comme du jour, ne leur apportait que de funestes nouvelles et de graves événements. Ils sont pessimistes quand ils parlent, pessimistes quand ils agissent, pessimistes quand ils jugent les choses. Et cela suffit à décourager les volontés, à affaiblir les résolutions, à répandre l'obscurité dans les âmes, les cœurs et les esprits, et à barrer la route à l'activité féconde et à la production utile.

4 Les étudiants, dans tous les pays de la terre, se satisfont et s'indignent, se consacrent à l'étude et s'en détournent par la grève, et parcourent les grandes villes comme les petites en manifestations bruyantes, criant et se bousculant — et la vie n'en est pas pour autant rétrécie, les cœurs n'en sont pas pour autant alourdis, et l'existence n'en

est pas pour autant obscurcie aux yeux des vivants !

5 Les étudiants, dans tous les pays de la terre, sont des jeunes gens prompts à la satisfaction et prompts à l'indignation, qui se jettent avec ardeur dans le travail sérieux et se jettent avec ardeur dans le jeu. Cela convient à leur nature et convient à cette étape de leur vie... On le sait depuis les temps les plus anciens, et Aristote l'a dépeint de façon admirable et magistrale dans sa Rhétorique. Il est donc naturel que nous prenions les jeunes comme ils sont, et comme Dieu veut qu'ils soient, plutôt que de remplir le monde de vacarme et de tumulte, de remplir l'air de cris et de lamentations, de mobiliser l'armée, de suspendre les permissions de la police, d'abattre des bâtons sur les têtes, ou de pointer des fusils sur les poitrines. Et nous ne devons pas croire que l'avenir de l'Égypte est perdu simplement parce que les étudiants se sont mis en grève un jour, sérieusement ou par jeu ; ni croire que l'avenir de l'Égypte est devenu, pour autant, garanti et assuré, simplement parce que les étudiants se sont consacrés à l'étude et se sont acharnés à réviser leurs leçons !

6 Tout cela est un excès là où l'excès n'a pas sa place, et une outrance là où nulle outrance n'est nécessaire.

7 Il y a cependant des points sur lesquels il serait bon de nous arrêter un instant, et de nous interroger, chacun dans le secret de sa propre conscience. Car il y a un quart de siècle, à l'époque du mouvement national, blâmer les étudiants pour leur grève était un crime impardonnable, et un manquement envers la patrie elle-même ; car les étudiants faisaient grève pour protester contre les atteintes des Anglais aux droits de la patrie. Beaucoup de nos ministres actuellement en fonction, et beaucoup de députés et de sénateurs qui soutiennent ces ministres, étaient eux-mêmes des étudiants qui faisaient grève, qui considéraient la grève comme un devoir national, qui manifestaient et considéraient la manifestation comme une forme de lutte pour la patrie, et qui recevaient de leurs chefs et de leurs hommes politiques des encouragements à manifester et à faire grève. Et il me semble que nous nous trouvons aujourd'hui, à l'égard des Anglais, dans la même position qu'un peuple dont des hommes porteraient atteinte aux droits de la patrie en essayant d'y établir leurs armées et de la scinder en deux, alors que Dieu l'a faite une et indivisible. Que s'est-il donc passé pour que ce que nos ministres considéraient naguère comme un devoir, un droit et une justice soit devenu aujourd'hui un mensonge, un péché et une injustice ?! Les Anglais n'ont pas changé, et les Égyptiens n'ont pas changé ; ce sont

simplement ceux qui parcouraient les rues en grévistes et en manifestants qui sont parvenus au pouvoir. La grève leur déplaît désormais, parce qu'elle les dérange, et la manifestation les blesse désormais, parce qu'elle leur coûte peine et effort !

8 Que ni le gouvernement, ni la Chambre, ni les étudiants eux-mêmes ne comprennent que j'appelle à la grève, que je l'encourage ou que je l'incite ; je suis, bien au contraire, parmi ceux qui souhaitent le plus que les étudiants se consacrent pleinement à leurs études. Mais j'aime à dire la vérité, et j'appelle nos dirigeants et nos leaders d'opinion à traiter les affaires de la jeunesse avec le sourire et avec indulgence, non avec des visages renfrognés et froncés, ni dans l'attente des catastrophes, ni dans la crainte des malheurs à venir !

9 Et si ma mémoire ne me trompe pas, un professeur d'université fut un jour révoqué pour avoir tenté de former, parmi les étudiants d'une faculté — ou peut-être pas même d'une faculté — un groupe pour défendre les droits de l'Égypte, à une époque où les Anglais soutenaient le régime de Sidqi Pacha, et refusaient que l'Égypte recouvrât sa constitution légitime. Nous avons vu le traitement que le gouvernement a réservé à ce professeur comme une injustice par-dessus l'injustice, et une infamie par-dessus l'infamie ! Et nous avons attaqué Son Excellence le ministre de la tradition surannée avec la plus grande violence ! Puis les jours ont tourné, le temps a avancé, et voici que ce même professeur, révoqué pour avoir encouragé les étudiants à résister à l'injustice, intérieure comme extérieure, est devenu lui-même ministre de l'Instruction publique — et voici qu'il s'est mis à s'impatisser des grèves et des manifestations des étudiants tout comme s'en impatientait autrefois ce ministre de la tradition surannée.

10 Et si ma mémoire ne me trompe pas, un homme politique de premier plan se rendit un matin sur la place de l'université, ou dans l'enceinte universitaire, comme on dit, et s'adressa aux étudiants en ces termes : « Nous avons fait notre devoir, faites le vôtre. » Et les étudiants firent leur devoir ce jour-là de la meilleure façon possible, car ils se jetèrent sur l'un de leurs doyens et faillirent le précipiter du haut d'une hauteur ! On raconte que ce doyen, indigné ce jour-là, s'enferma chez lui, et qu'un de ses amis vint à lui avec douceur, le consolant et lui conseillant de ne pas résister au mouvement des étudiants. Puis les jours ont tourné, le temps a avancé, et voici que l'orateur même qui avait exhorté les étudiants à faire leur devoir est devenu président du Sénat, et que l'ami même qui avait conseillé au doyen de ne pas résister au mouvement des

étudiants est devenu président du Conseil des ministres !

11 Et j'assure à mes lecteurs que je ne rappelle pas ces histoires avec colère ni avec un visage sombre, mais en souriant — en riant même, à vrai dire ! Car les Égyptiens n'ont pas changé, et les Anglais n'ont pas changé. L'Égypte continue de souffrir de l'injustice de la part de certains de ses propres fils, tout comme elle en souffre de la part de ses alliés — j'ai bien failli dire « de ses ennemis » ! La seule chose qui ait changé, c'est que ceux qui étaient alors gouvernés sont devenus, aujourd'hui, gouvernants !

12 Et les jours tournent, comme le savent bien les lecteurs, et un jour viendra où ces gouvernants reviendront dans le rang et deviendront, à leur tour, gouvernés. Et qui sait ? Peut-être diront-ils alors aux étudiants : nous avons fait notre devoir, faites le vôtre, et conseilleront-ils à certains doyens de ne pas résister aux mouvements des étudiants ! Ce qui importe, c'est de ne pas nous affliger de ce qui n'appelle pas l'affliction, de ne pas nous laisser aller à l'abattement pour ce qui n'exige pas l'abattement, et de ne pas laisser le sérieux des étudiants ni leurs jeux nous détourner de résister aux Anglais et de nous consacrer à l'injustice qu'ils nous imposent, et aux manœuvres qu'ils trament contre nous !

13 Il n'y a aucun doute que le plus grand bien réside dans le fait que les étudiants se consacrent à leurs études, et qu'ils ne soient pas détournés de ces études par ce qui gaspillerait leur temps et leurs efforts. Mais qui est responsable de ces épreuves que subissent les étudiants lorsqu'ils sont détournés de l'étude, et que subit le peuple lorsqu'il voit ses propres fils détournés de l'étude ?! Sont-ce les aînés qui gèrent les affaires et les gèrent mal ? Ou sont-ce les jeunes, qui se jettent avec ardeur selon leur propre nature, parce que Dieu les a créés pour se jeter ainsi selon leur nature ?!

14 Une chose est certaine : ce ne sont pas les étudiants qui sont venus trouver Sidqi Pacha pour lui demander de suspendre les cours pendant un mois et demi, parce qu'il voulait se rendre à Londres. Et une autre chose est certaine : ce ne sont pas les étudiants qui sont venus trouver le ministère actuel pour lui demander d'assiéger l'université, d'interdire aux étudiants incapables de payer leurs frais de scolarité d'assister à leurs cours, ou de prendre cette étonnante décision supprimant les vacances de mi-année ! N'est-ce pas une injustice que les aînés commettent une erreur, et qu'ils en fassent ensuite porter le

fardeau aux plus jeunes ?!

15 Les aînés doivent se demander des comptes à eux-mêmes et à leur propre conscience avant d'entreprendre bien des actions et avant de prendre bien des décisions... puis les aînés ne doivent pas continuer à décharger sur les jeunes le poids de leurs propres responsabilités !

16 Les étudiants ne souhaitent rien d'autre que de pouvoir se consacrer librement à l'étude, comme les jeunes gens du monde entier sont libres de s'y consacrer, sérieux à certains moments et joueurs à d'autres — car il est autant leur droit d'être sérieux que leur droit de jouer. Facilitons-leur donc cette liberté pour l'étude, et évitons de créer les problèmes qui les en détournent et qui les en dégoûtent. Portons nos propres responsabilités comme des hommes doivent porter les leurs. Et épargnons-nous cette absurdité, qui provoque le rire autant qu'elle invite à la pitié, de faire porter aux jeunes la responsabilité des erreurs de leurs aînés !